

**TRAVAIL DE RECHERCHE SUR
LE VÉCU DE Mme MARGUERITE CANTIN**

PAR

JOSÉE THIBODEAU

**PRÉSENTÉ À
DANIELLE COULOMBE**

**HIST 3276F
HISTOIRE DU NORD DE L'ONTARIO**

LE COLLÈGE UNIVERSITAIRE DE HEARST

MARS 1998

La ville de Hearst a été définie par Roger Bernard comme étant un sentier migratoire perpétuel. Pourquoi les gens décidaient-ils de quitter leur lieu d'origine pour venir s'installer dans la région? Comment se sont-ils débrouillés par la suite? Comment est-ce que la ville était organisée? Quelles étaient les coutumes, les conditions de vie, les valeurs des gens de la région? Nous devons nous poser plusieurs questions afin de mieux connaître et comprendre l'histoire de notre région. L'histoire d'une femme qui a vécu dans la région pendant 61 ans aidera sûrement à visualiser et à concrétiser le passé de notre région. Mme Marguerite Cantin, née Pomminville, est arrivée à Hallébourg à l'âge de 8 ans et est toujours demeurée dans la région depuis. Ses expériences d'enfance ainsi que son expérience de femme mariée et de mère de famille reflètent très bien l'époque.

Avant de venir s'installer dans la région, la famille de Marguerite Cantin était établie sur une terre à Oka au Québec. Son père, Henri Pomminville, était originaire d'Oka et sa mère, Béatrice Gratton, était originaire de Saint-Benoît, une paroisse voisine d'Oka. M. Pomminville était cultivateur de métier. Son revenu principal provenait des vaches à lait, puisque cela procurait un revenu constant. Il possédait aussi d'autres animaux tels que des cochons, des poules, des moutons, afin de survenir aux besoins de la famille. Quelques chevaux étaient toujours nécessaires pour effectuer les travaux de la ferme et pour se déplacer. M. Pomminville cultivait le foin pour nourrir les animaux ainsi qu'un verger et un jardin afin d'être en mesure de vendre les produits récoltés et de nourrir sa famille. De son côté, Mme Pomminville était institutrice jusqu'à ce qu'elle se marie, pour ensuite devenir une mère de famille dévouée. Marguerite est la quatrième d'une famille de onze enfants, soit la plus vieille des quatre filles. De ce que Mme Cantin se rappelle, les loisirs et les activités

sociales de ses parents étaient principalement centrés sur des rencontres entre les membres de la famille et les voisins. Elle se souvient très bien que chaque automne, ses parents organisaient une épluchette de blé d'Inde, provenant bien sûr des récoltes, et invitaient la parenté, les voisins et les amis. La lecture, les jeux de cartes et la balle étaient des loisirs pratiqués par tous les membres de sa famille.

Avant le début de la crise économique des années 30, la famille Pomminville vivait relativement bien. Par contre, la crise économique a considérablement affaibli la situation économique des fermiers puisqu'il n'y avait plus de demande pour les produits de la ferme. Mme Cantin déclare: "Je me rappelle que mon père ait dit que le lait se vendait 1,00\$ le 100 livres et a baissé du jour au lendemain à 0,40\$ ou 0,45\$." Étant donné que son père n'était plus capable de vendre ses produits et son lait, il n'était plus en mesure d'effectuer les paiements de sa terre. Durant cette même période, les prêtres colonisateurs encourageaient fortement les colons du Québec à s'installer dans le nord de l'Ontario. Ils vantaient sans répit le prix modique des terres ainsi que le prestige associé au métier de cultivateur et rappelaient sans cesse aux pères de famille leur devoir envers leurs fils. En effet, la mentalité fervente du temps était qu'une famille devait vivre sur une ferme pour bien vivre et réussir. Les pères de famille devaient donc assurer l'avenir de leurs garçons en les établissant sur une terre. M. Pomminville savait très bien qu'il serait incapable d'installer ses 7 garçons au Québec puisque le prix des terres était beaucoup plus élevé qu'ici étant donné qu'elles étaient défrichées. En tenant compte de tous ces éléments, M. Pomminville croyait fermement que la meilleure chose à faire était de venir s'installer dans la région.

Selon la coutume du temps, M. Pomminville est venu seul visiter la terre et la région d'Hallébourg avant de déménager sa famille. Mme Cantin révèle: "Il est revenu tout enthousiasmé; pour lui c'était l'idéal!" L'enthousiasme et la détermination du père ont su convaincre son épouse que le déménagement était pour le bien de la famille. Il faut souligner qu'à l'époque, les femmes devaient être soumises à leur famille et surtout à leur mari. Une bonne femme devait soutenir son mari en tout temps dans ses décisions. Marguerite, ses frères et soeurs et ses parents ont voyagé par train jusqu'à Hallébourg. À l'époque, les chemins de fer étaient le moyen de transport par excellence pour voyager à l'extérieur de la région. Ils ont dû apporter avec eux les animaux, les machines agricoles et leur mobilier. C'est l'ami de M. Pomminville qui a fait le voyage sur le train avec les animaux puisqu'on exigeait qu'un homme fasse le voyage avec eux afin de les nourrir.

La famille a dû s'adapter à une région complètement différente de celle où elle vivait. Premièrement, la condition des routes de la région était beaucoup plus médiocre que celle d'Oka. Les seuls chemins existants étaient des chemins de glaise. Il était impossible pour les autos, même si elles étaient très rares, de voyager dans ces chemins. Le moyen de transport le plus populaire était par conséquent les chevaux. L'hiver, les chemins n'étaient pas entretenus. C'était un inconvénient pour sa famille qui était habituée de voyager dans des chemins de gravier entretenus l'hiver comme l'été. Marguerite déclare: "L'hiver à Oka, ~~on voyageait en voitures d'hiver et il n'y avait pas de problèmes.~~" Il n'y avait pas seulement les chemins qui étaient dans des conditions rudimentaires; les terres l'étaient aussi. Étant donné que celles-ci n'étaient pas défrichées, de nombreux efforts, de bonnes connaissances en agriculture ainsi que beaucoup de temps étaient nécessaires avant d'être en mesure de bénéficier des premières récoltes. M. Noël Villeneuve occupait un rôle

particulier à Hallébourg dans l'établissement des nouveaux colons. Il les accueillait chez lui jusqu'à ce que leur demeure soit prête et défrichait leurs terres à l'aide de son tracteur à pont. La famille Pomminville n'a pas eu à demeurer chez lui puisqu'il y avait déjà une maison sur leur terre. Par contre, M. Pomminville l'a engagé pour défricher sa terre. Malgré leurs nombreux efforts pour cultiver la terre, les colons de la région n'avaient pas le choix de travailler dans le bois l'hiver afin de procurer une deuxième source de revenus à la famille. Le système agro-forestier, existant aussi au Québec, était indispensable dans la région. Étant donné qu'il n'y avait pas beaucoup de débouchés pour les produits de la ferme lorsque M. Pomminville est arrivé dans la région, il partait l'hiver pour travailler dans le bois. Le gouvernement donnait un permis de colons à ceux qui possédaient une terre, leur permettant de couper 100 cordes de bois par hiver sur le terrain de la Couronne. Lorsque les garçons vieillissaient, le père achetait une autre terre et il avait droit à un autre permis de 100 cordes de bois. Souvent, le garçon demeurait encore à la résidence familiale, ce qui voulait dire que les revenus du père et des fils allaient tous pour la famille.

L'adaptation la plus pénible fut leur logement. "Nous vivions dans un petit "shack" en bois rond à un étage d'à peu près 24 par 26 et nous étions 13 dans ça", déclare Mme Cantin. Le logement n'était pas bien isolé et pas très chaud. Les enfants et les parents dormaient tous dans la même salle et ils devaient plier quelques lits à chaque matin, faute de place. De plus, il n'y avait pas d'eau courante ni de renvoi d'eau dans la maison. Ce qui était difficile, c'était d'avoir vécu dans de meilleures conditions auparavant et de faire face à des conditions pénibles. En effet, leur maison à Oka était beaucoup plus grande puisqu'elle avait deux étages. Toutes les chambres étaient situées à l'étage du haut, ce qui donnait plus de place pour la cuisine et le salon au premier étage. De plus,

la maison d'Oka avait l'eau courante et le renvoi d'eau. Ça fonctionnait avec une pompe à bras étant donné qu'il n'y avait pas d'électricité. Tous ces changements furent particulièrement difficiles pour la mère de Marguerite. Premièrement, elle était habituée à travailler avec plus d'espace et avec l'eau courante. Deuxièmement, elle se sentait complètement isolée et avait le mal du pays. C'était un monde complètement nouveau pour elle étant donné qu'elle n'y retrouvait aucun membre de sa famille et aucune amie. C'est le manque de contacts avec des gens éduqués qui fut l'adaptation la plus difficile pour sa mère. Ayant reçu une formation au couvent de St-Benoît et ayant enseigné pendant quelques années, Mme Pomminville considérait les bonnes manières, l'étiquette et le langage très importants. Malheureusement, les gens n'étaient pas tous aussi bien éduqués qu'elle et avaient souvent différentes habitudes, coutumes et façons de parler, variant selon leur lieu d'origine. L'époque de la crise était une période de migration intense vers la région. Par conséquent, le village d'Hallébourg comprenait des gens provenant d'un peu partout au Québec et les gens de Montréal, de la Beauce ou du Lac St-Jean, par exemple, avaient tous un bagage culturel différent. De plus, un phénomène intéressant était que les gens venant de la même région avaient tendance à se regrouper. La famille Pomminville était au départ un peu plus retirée puisqu'elle était la seule de la région d'Oka. Ces difficultés d'adaptation furent très pénibles pour la mère de Marguerite. Ce fut beaucoup moins difficile pour le père et les enfants. Donc, le cas de la famille Pomminville semble démontrer que la femme était la plus grande victime de la migration vers notre région.

À l'exception du logement, les conditions de vie étaient sensiblement les mêmes ici qu'à Oka. Sa famille n'a jamais manqué de nourriture puisqu'elle a toujours vécu sur une ferme. De plus, les enfants ont toujours été bien habillés puisque sa mère cousait tous les vêtements. Mme Cantin se

rappelle que sa grand-mère maternelle, alors âgée de 70 ans, venait passer l'été avec eux afin d'aider sa mère à faire de la couture pour les enfants. Cette dernière se procurait un billet de colon pour faire le parcours par train. Le prix du billet était réduit et ce dernier était valide pour 40 jours. Il faut aussi préciser qu'au moment de la crise, les conditions de vie étaient difficiles partout. Il est vrai que l'adaptation à notre région fut difficile, mais les conditions de vie au Québec n'étaient pas faciles non plus, au moment où ils ont quitté. Mme Cantin précise: "Que tu sois au Québec ou en Ontario, du travail il y en n'avait pas et les produits ne se vendaient pas. C'était une période difficile à traverser, mais ceux qui ont resté à Oka ont survécu et nous aussi nous avons survécu."

Les enfants avaient tous des tâches et des corvées à accomplir. Évidemment, celles-ci étaient divisées selon le sexe. Les garçons participaient aux travaux extérieurs tandis que les filles accomplissaient les tâches ménagères. Par contre, on doit souligner que les filles devaient aider les garçons à l'extérieur s'ils avaient besoin d'aide, mais le contraire n'était pas vrai. De plus, le père de Mme Cantin croyait fermement qu'une fille de cultivateur devait savoir traire les vaches. Donc, malgré le fait qu'il y avait 7 garçons pour accomplir cette tâche, Marguerite et ses soeurs ont dû traire les vaches. Ceci démontre très bien la mentalité de l'époque, où le travail masculin était très valorisé tandis que les tâches ménagères semblaient être un travail facile malgré les nombreux efforts nécessaires pour les accomplir. Toutes ces tâches et ces corvées s'accomplissaient à l'intérieur d'une routine. Lors d'une journée typique de la semaine, Marguerite devait faire les lits et laver la vaisselle avant de se rendre à l'école du village, s'occuper des plus jeunes ou aider sa mère à préparer le souper en revenant de l'école, souper, faire ses devoirs et se coucher. Le samedi était la journée consacrée au ménage de la fin de semaine. Les filles aidaient la mère à laver les

vitres, les chaises et le plancher et à épousseter. Finalement, le dimanche était une journée consacrée au Seigneur et au repos. Toute la famille allait communier tôt le dimanche matin et ne devait pas avoir mangé depuis minuit la veille. Mme Cantin et sa famille retournaient déjeuner chez eux avant d'aller à la grand-messe. Dans l'après-midi, les membres de sa famille se reposaient ou s'amusaient et vers trois heures, assistaient au Salut du Saint-Sacrement, une cérémonie religieuse consacrée à la prière. En plus de cette journée de prière, la famille Pomminville disait le chapelet en famille chaque soir et faisait une prière chaque matin. Mme Cantin se souvient que son père s'éveillait, allumait le poêle et réveillait tous les autres membres de la famille pour faire la prière vers les 6h30. On peut voir à quel point la religion était un aspect important de la vie de cette époque. Les gens ne se questionnaient pas sur la crédibilité de ces pratiques; ils les accomplissaient avec ferveur, convaincus d'avoir une place assurée au ciel.

Après leur arrivée dans la région, le père de Mme Cantin s'est impliqué dans la communauté. Il a aidé à former une coopérative agricole et laitière à Hearst. Puisqu'il n'y avait pas de débouchés pour le lait et les produits de la ferme, les gens de la région se sont réunis pour former une coopérative agricole et laitière. De cette façon, M. Pomminville était en mesure de vendre son lait et d'acheter des produits agricoles à meilleur marché. Son rôle était de participer aux réunions et aux soirées d'études des deux coopératives ainsi que d'être responsable, à l'occasion, de divers comités. M. Pomminville était aussi membre de la Caisse Populaire de Hallébourg. On doit noter que les femmes soutenaient leur mari dans les décisions qu'ils prenaient par rapport à ces réunions, mais celles-ci ne participaient pas personnellement dans ces organisations sociales. Les femmes de l'époque étaient cachées derrière l'ombre de leur mari.

Mme Cantin a fréquenté l'école catholique séparée de Hallébourg jusqu'en 8e année. Elle a eu quelques difficultés à s'adapter, car elle n'avait jamais appris la langue anglaise. Par conséquent, elle a dû baisser de niveau scolaire à son arrivée. Heureusement, elle a vite rattrapé les autres en raison de ses habiletés en langue française. Il y avait trois niveaux dans une même classe. Marguerite a quitté l'école à l'âge de 12 ans pour aider sa mère qui venait d'avoir un autre enfant. Mme Cantin souligne que la plupart des jeunes filles ne faisaient même pas leur 8e année. De toute façon, l'école secondaire catholique française la plus proche, dans les années 40, se situait à Haileybury. Il y avait une école secondaire publique à Hearst, mais les catholiques n'avaient pas le droit de la fréquenter. On est témoin encore une fois de l'influence de la religion catholique à l'époque. Ce phénomène démontre bien l'interdépendance qui existait entre la religion catholique et la francophonie. C'est sûrement pour préserver la langue française et la religion catholique que l'Église empêchait les jeunes de fréquenter les écoles publiques. Si Marguerite avait eu le désir de poursuivre une carrière, elle aurait eu le choix d'être infirmière, secrétaire et enseignante. À l'âge de 16 ans, Mme Cantin a fréquenté l'institut familial d'Amos pendant deux ans. Les jeunes filles y apprenaient la couture, le tricot, le tissage et l'art culinaire de façon pratique et théorique. La langue française leur était aussi très bien enseignée. Marguerite se sentait privilégiée de pouvoir suivre cette formation puisqu'elle était la seule de sa famille à y aller et cela représentait un investissement important pour ses parents. Elle doit toute son appréciation au curé Bissonet puisque c'est lui qui s'est intéressé à cet institut familial, qui a encouragé les parents de Mme Cantin à l'envoyer et qui par-dessus tout a réussi à faire réduire les coûts de pension de 20\$ à 12\$ par mois. Le curé Bissonet encourageait l'avancement des jeunes. Son attitude face aux soirées de danse auxquelles les jeunes d'Hallébourg participaient reflète très bien cette mentalité. Contrairement à

la majorité des prêtres, M. Bissonet croyait que les jeunes devaient s'amuser en autant qu'ils cessaient les soirées à une heure raisonnable afin d'être en mesure d'aider leurs parents le lendemain. Décidément, le prêtre Bissonet avait des idées avant-gardistes et par conséquent n'était souvent pas compris par ses paroissiens.

Aucun membre de la famille Pomminville n'a participé à la Deuxième Guerre mondiale. Les jeunes hommes de 16 ans et plus étaient appelés à rejoindre les forces s'ils passaient l'examen médical requis. Son frère aîné a été recruté, mais n'a pas eu la capacité de rester dans l'armée. Ses autres frères étaient trop jeunes et son père en était exempté puisqu'il était cultivateur. Les familles étaient rationnées et devaient acheter les produits alimentaires avec des coupons. Les familles vivant sur des fermes n'étaient pas beaucoup affectées puisqu'elles étaient en mesure de se procurer les ingrédients de base, tels que le beurre, le lait, la viande et les oeufs. L'ingrédient que sa famille a le plus manqué fut le sucre. Afin de contrer cet inconvénient, les gens s'échangeaient des coupons.

Marguerite Pomminville a fait connaissance avec son futur mari, Ernest Cantin, lors d'une rencontre entre ses parents et les parents de M. Cantin. En effet, M. et Mme Pomminville ont connu la famille Cantin lors du mariage de Catherine Cantin, la soeur d'Ernest, et Sébastien Villeneuve, le ^{frère} ~~fil~~ de Noël Villeneuve. Les parents de Marguerite étaient devenus de bons amis avec ^{Sébastien} Noël Villeneuve et son épouse, après l'avoir engagé pour défricher sa terre. Plus tard, Ernest et sa mère étaient venus à la messe d'Hallébourg et Mme Pomminville les avait invités à dîner. Quelques années plus tard, Ernest a envoyé une lettre à Marguerite et c'est à ce moment que les fréquentations ont débuté pour durer quelques années. Il faut noter qu'à cette époque, la poste était le seul moyen de

communication à distance étant donné qu'il n'y avait pas de téléphone. Ils se sont mariés en 1950, lorsque celle-ci était âgée de 22 ans, et le couple s'est installé au Lac Ste-Thérèse, le lieu d'origine de M. Cantin. Cinq frères et trois soeurs de M. Cantin étaient aussi installés au Lac Ste-Thérèse. Les familles étaient éparpillées un peu partout dans le village. À l'exception des Cantin, c'était surtout des familles seules, n'ayant pas de parenté, qui venaient s'installer dans ce village. Afin de contrer l'ennui, les gens se rencontraient souvent entre voisins, spécialement avant 1950 puisqu'il n'y avait ^{peu} pas d'automobiles au Lac Ste-Thérèse. La paroisse organisait souvent des activités, telles que des parties de cartes et des bingos pour divertir les gens et pour amasser des fonds. Il y avait une église qui était ouverte seulement l'été puisqu'il n'y avait pas de prêtre qui pouvait dire la messe l'hiver. Il y avait aussi un bureau de poste, un magasin général et une école primaire offrant de la 1^{re} à la 8^e années. Il y avait aussi une Caisse Populaire établie dans une maison privée. On remarque très rapidement que le village du Lac Ste-Thérèse avait à l'époque tout un réseau de services qui permettaient aux gens de vivre en communauté sans être constamment dépendants de la ville de Hearst tel que c'est le cas aujourd'hui. Par contre, les femmes devaient quand même se rendre à Hearst pour acheter des vêtements et des effets personnels. N'ayant pas d'automobile à leur disposition, les femmes voyageaient en groupe avec le propriétaire du bureau de poste du village pour faire leurs emplettes. Il partait à 9h00 les lundis, mercredis et vendredis pour aller chercher le courrier à Hearst et revenait à 11h00. Cette méthode était un moyen de transport efficace et très populaire à l'époque.

Le village du Lac Ste-Thérèse était de plus un lieu d'activités forestières. Lorsqu'ils s'y sont établis en 1950, le moulin à scie *Fontaine* était installé près du lac. Le bois était abattu et débusqué dans

les régions autour de la chaîne des lacs et était halé jusqu'au lac. Le printemps, les hommes faisaient la drave des billots jusqu'au moulin par l'intermédiaire du lac Ste-Thérèse. Ce moulin était une source d'emplois importante pour les gens du village. Il a cessé ses opérations vers 1952 pour s'établir dans la région de Hearst. Il y avait près du lac Ritché, un autre moulin construit par M. Lévesque au début des années 50. M. Lévesque était originaire de l'Abitibi et plusieurs gens de cette région sont venus s'installer ici pour travailler au moulin. Un petit village s'est formé au Lac Ritché pour un certain temps; il comprenait environ 25 à 30 familles, tous des travailleurs du moulin. Mme Cantin se rappelle que l'autobus scolaire se rendait jusqu'au lac Ritché pour aller chercher les étudiants qui fréquentaient l'école du Lac Ste-Thérèse.

Mme Cantin a eu 10 grossesses, mais seulement 8 ont été porté^{es} à terme. Les deux premières grossesses se sont terminées à huit et sept mois et demi et dans les deux cas c'était des filles. Malheureusement les conditions d'autrefois ne permettaient pas de faire vivre des enfants prématurés. Mme Cantin a par la suite eu 8 garçons, dont le premier est né en 1953. Les accouchements des huit garçons se sont bien déroulés. Ils avaient lieu à l'hôpital de Hearst et les maris ne pouvaient y assister. La différence d'âge entre les premiers enfants est d'un an, par la suite ça va à deux ans et les derniers ont quatre ans de différence. Une famille de sept ou huit enfants avec un an ou deux de différence d'âge étaient la norme du temps.

Mme Cantin avait plusieurs rôles et responsabilités familiales. Premièrement, elle devait s'occuper de toutes les tâches à l'intérieur de la maison. Afin d'être en mesure de les accomplir, Mme Cantin a adopté la même routine que sa mère. Par exemple, le lundi était la journée du lavage; le mardi,

celle du repassage et de la sortie avec les enfants; le mercredi était consacré à la couture; le jeudi, elle recommençait avec le lavage; le vendredi, elle nettoyait les chambres à coucher de façon à commencer son ménage de fin de semaine. Finalement, le samedi, elle faisait le ménage du salon et de la cuisine et la préparation de la nourriture pour la fin de semaine, tel que des pâtisseries. Mme Cantin explique l'habitude de commencer la semaine avec le lavage du fait qu'elle devait laver les vêtements salis pendant la fin de semaine afin que les membres de sa famille puissent les reporter durant la semaine. Mme Cantin avait aussi la responsabilité de gérer le budget familial tout en voyant à ce qu'il ne manque rien. S'il manquait quelque chose, elle devait demander de l'argent à son mari, car elle n'avait pas d'argent en main. Finalement, elle devait éduquer ses enfants en leur enseignant les bonnes manières et en leur montrant comment accomplir les tâches ménagères. Mme Cantin tenait à ce que tous ses garçons apprennent à se débrouiller dans la maison, d'une part, parce qu'elle avait besoin d'aide dans la maison, et d'autre part, parce qu'elle a toujours cru qu'un garçon est autant capable de travailler dans la maison qu'une fille. De plus, il n'y avait pas beaucoup de travaux extérieurs à accomplir, puisque sa famille ne vivait pas sur une ferme. Donc, Mme Cantin leur a tous montré à faire leur lit, à laver la vaisselle, à suivre une recette et cuisiner et à coudre des boutons. Cette attitude plutôt unique à l'époque démontre l'ouverture d'esprit et la détermination de Mme Cantin.

Mme Cantin et sa famille ont vécu dans des conditions économiques convenables, en raison du salaire respectable de M. Cantin. Ce dernier était maçon et travaillait dans le bois l'hiver. En 1950, il gagnait 2\$ l'heure en travaillant comme maçon, ce qui était un bon revenu pour l'époque. De plus, il recevait un permis de colon à chaque année étant donné qu'il possédait une terre. Au début de leur

mariage, les conditions de vie étaient un peu plus difficiles puisqu'il n'y avait pas d'électricité ni d'eau courante dans leur maison au Lac Ste-Thérèse. L'eau provenait d'un puits de surface et parfois, durant l'hiver, Mme Cantin devait faire fondre la neige puisqu'il n'y avait pas assez d'eau dans le puits. Deux ans plus tard, ils ont creusé un puits artésien et ont installé une pompe à moteur à gaz de façon à avoir l'eau courante dans la maison. N'ayant pas l'électricité, Mme Cantin devait faire le lavage avec une machine à laver à moteur à gaz. Elle devait faire bouillir l'eau dans un grand chaudron pour ensuite la verser dans la machine à laver. Elle n'avait pas de sècheuse. Elle devait faire sécher le linge à l'extérieur et lorsqu'il faisait trop froid, elle installait des cordes dans la maison pour faire sécher le linge à l'intérieur. Les conditions de vie se sont beaucoup améliorées lorsqu'ils ont eu l'électricité en 1954. Le téléphone était disponible aux gens du Lac Ste-Thérèse à partir de 1958. Toutes les familles avaient des frais de 50\$ pour l'abonnement. Mme Cantin se souvient qu'au début ils étaient douze familles sur la même ligne. Ils ont par la suite eu la télévision en 1960. Par contre, la décision d'acheter une télévision dépendait du revenu des familles.

À cette époque, le temps passé en famille était très important. Les gens sortaient moins et passaient du temps avec les membres de leur famille. Les gens ne manquaient jamais une chance d'assister à un mariage afin de rencontrer les membres de la famille élargie. Noël et le jour de l'An étaient aussi des fêtes importantes où les membres de la famille Pomminville et de la famille Cantin se réunissaient. Mme Cantin ne sortait pas avec les enfants pour réveillonner la veille de Noël. Les réunions avaient plutôt lieu lors du dîner et du souper de Noël. Mme Cantin aimait souligner les anniversaires de ses enfants. Une fois mariée, Mme Cantin passait plus de temps avec sa belle-famille qu'avec les membres de sa famille en raison de la distance qui les séparait. En effet, leurs

voisins étaient tous des membres de la famille Cantin tandis que les Pomminville étaient tous établis à Hallébourg. De plus, les enfants des voisins étaient majoritairement des garçons et presque du même âge que ceux de Mme Cantin. Les garçons jouaient souvent ensemble dehors. L'hiver, ils se formaient deux équipes et jouaient au hockey sur un cours d'eau près de chez eux. Pour toutes ces raisons, l'esprit de famille était très fort et les enfants comme les parents ne se sentaient jamais isolés. Les loisirs de Mme Cantin étaient et sont demeurés la marche, le ski, la raquette et la lecture. Cet intérêt pour la lecture a su développer chez Mme Cantin une soif de connaissance. Le fait qu'elle ait suivi 3 cours universitaires durant les dernières années dans le but d'enrichir ses connaissances personnelles en est un bon exemple.

Malgré ses nombreuses responsabilités familiales, Mme Cantin s'est tout de même beaucoup impliquée socialement. Premièrement, elle fut monitrice de cours de 4H lorsque le plus vieux de ses garçons avait environ 10 ans. Les cours s'offraient aux jeunes de 12 à 18 ans et avaient lieu dans des maisons privées du village. On y enseignait la couture, l'art culinaire, la manière de recevoir les gens, des trucs de décoration intérieure, etc. Mme Cantin considérait ce passe-temps comme une culture puisque souvent elle apprenait autant que les enfants. Deuxièmement, elle participait aux expositions agricoles de Hearst et s'engageait dans le développement scolaire de ses enfants. Elle tenait toujours à aller aux rencontres des parents à l'école. De plus, elle a fait partie d'un comité de parents qui ont organisé un programme d'éducation sexuelle présentée à l'école. Troisièmement, Mme Cantin faisait partie de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes (UCFO). L'objectif de cette organisation était d'échanger des idées et des méthodes de travail manuel. Les femmes se rencontraient à Hearst une fois par mois. Finalement, Mme Cantin fait partie de l'organisation Télé-

Aide depuis environ 15 ans. Elle n'a jamais occupé un emploi permanent, excepté pour quelques années avant de se marier. Une fois mariée, les seules expériences de travail furent un stage d'été d'une durée de 3 mois au centre d'information touristique il y a environ 8 ans et un contrat de l'Union Culturelle pour organiser des cours sur la ménopause. Ce fut deux expériences très enrichissantes pour elle. Le mari de Mme Cantin s'est lui aussi impliqué dans la communauté en étant membre de la coopérative agricole de Hearst ainsi que de la Commission scolaire et de la Caisse Populaire du Lac Ste-Thérèse. Il a cessé d'en être membre actif lorsque la Caisse et la Commission scolaire sont déménagées à Hearst. M. Cantin a perdu intérêt dans ces organisations, car il n'adhérait pas à la mentalité des gens de Hearst face à la façon de gérer les comités.

La soif de connaissances de Mme Cantin ainsi que son implication dans le cheminement scolaire de ses enfants démontrent bien l'importance de l'éducation à ses yeux. Elle tenait à ce que ses enfants fassent au moins leur 12e année. Les premiers enfants ont fréquenté l'école primaire du Lac Ste-Thérèse et les derniers ont fréquenté celle de Hearst. Son fils aîné a dû faire sa 9e et 10e année au collège puisqu'il n'y avait pas d'école secondaire catholique française. Cette dernière fut construite en 1968. Tous ses enfants ont terminé leur 12e année et six d'entre eux ont poursuivi des études post-secondaires. Heureusement, les enfants ont tous réussi à payer leurs études par l'entremise d'emplois d'été et d'aide du gouvernement. À cette époque, ce n'était pas difficile de se trouver un emploi d'été. De plus, les enfants recevaient plus d'aide étant donné qu'ils venaient d'une grosse famille.

L'histoire de Mme Cantin est remarquable dans le sens qu'elle reflète de nombreux aspects de

l'histoire de la région. Les difficultés d'adaptation de sa famille en arrivant ici ainsi que le dépaysement et le désarroi auxquels sa mère a fait face sont des exemples typiques de ce que les colons québécois ont vécu à leur arrivée dans la région. Le témoignage de Mme Cantin souligne à plusieurs reprises l'influence de la religion catholique sur la vie des colons francophones et démontre clairement à quel point la religion était leur force. Le rôle qu'a joué l'industrie du bois chez les familles de la région, autant chez celles qui auraient voulu, comme le père de Marguerite, dépendre seulement de l'agriculture que chez celles qui dépendaient entièrement de la forêt, est aussi très bien illustré. L'aspect le plus marquant de l'histoire de Mme Cantin est l'importance de l'éducation dans sa famille. On remarque une transmission, de génération en génération, d'un désir d'apprentissage profond. Les connaissances et la culture que sa mère a acquises au couvent et à travers ses quelques années d'enseignement semblent être à la base de ce cycle. Mme Pomminville a ensuite su motiver et encourager ses enfants à lire, à apprendre et à se comporter de façon respectable, comme elle l'avait appris. Cette soif de connaissance fut très rapidement intériorisée par Mme Cantin. Malgré le fait qu'il était difficile de poursuivre des études à l'époque, Mme Cantin a trouvé le moyen de faire 2 années d'institut familial. Elle a toujours continué à apprendre en lisant, en participant à des organisations culturelles, en s'impliquant dans sa communauté et en suivant des cours universitaires. Elle a développé, au fil des années, un dynamisme et une ouverture d'esprit incroyables, qu'elle a ensuite transmis à ses propres enfants. Ce sont des gens avec cette force de caractère qui font de la ville de Hearst une ville chaleureuse et dynamique.